

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 40 (1895)  
**Heft:** 1

**Artikel:** L'artillerie de montagne en 1894  
**Autor:** Loës, H. de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-337221>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'artillerie de montagne en 1894.

L'été dernier a eu lieu, pour la première fois, une école de recrues d'artillerie de montagne à laquelle avaient été appelés, non plus seulement, comme par le passé, des Valaisans et des Grisons, mais aussi des hommes provenant d'autres cantons.

Jusqu'en 1894, il n'y avait d'écoles de recrues de montagne que tous les deux ans. Ces écoles tombaient sur les années impaires et les cours de répétition sur les années paires.

Dans chaque école on avait ainsi deux classes d'âge, c'est à dire, pour le Valais, comme pour les Grisons, des contingents d'une cinquantaine d'hommes. On arrivait à un total de près de cent recrues, avec lesquelles on pouvait former une petite batterie d'école, dans laquelle se trouvaient, plus ou moins mélangés, des éléments français, allemands et romanches. Les bêtes de somme, elles-mêmes, aidaient à parachever la bigarrure de cette unité, en ce sens qu'on y voyait réunis et mulets et chevaux.

Ces écoles de recrues bisannuelles semblent donc avoir pris fin avec 1893. Etant donnés les projets d'augmentation de l'artillerie de montagne, il y aura dès à présent, probablement chaque année, une école de recrues dont l'effectif atteindra près de deux cents hommes. Bien qu'il ne soit plus question de batteries à six pièces, mais de batteries à quatre pièces, du moment que l'on a l'intention de porter à neuf le nombre total des batteries, ce chiffre de deux cents hommes, cadres compris, n'a rien d'exagéré. En effet, il est plus que probable que, pour chaque unité, on doive désormais recruter, dans les commencements du moins, quelque chose comme une vingtaine d'hommes ; de cette manière il y aura toujours possibilité d'organiser dans chaque école deux batteries.

En comptant les officiers et les sous-officiers, on arrivait l'année dernière à un effectif d'environ 225 hommes. Il avait été formé deux batteries. La première, de langue allemande, comprenait les Grisons, les Zuricois, les hommes de St-Gall, de l'Appenzell, des petits cantons, ainsi que quelques Bernois. L'autre, en majorité de langue française, comptait les Valaisans, les Vaudois, les Fribourgeois, quelques Neuchâtelois, de même que la plus grande partie des Bernois — Jurassiens ou Oberlandais.

Ces deux batteries étaient à six pièces. Pendant toute la première moitié de l'école elles restèrent indépendantes l'une de l'autre, travaillant parallèlement sous la responsabilité de leurs chefs d'instruction et conformément aux directions données par le commandant de l'école, M. le lieutenant-colonel T. de Tscharnier.

Durant cette première période d'une école de montagne, tous les hommes reçoivent exactement la même instruction. Un jour ils font le service de la pièce, le lendemain celui du train et ce n'est que lorsqu'ils commencent à savoir se débrouiller un peu que l'on procède à un triage, qui tombe donc sur le milieu de l'école, et à la suite duquel les hommes sont plus ou moins définitivement désignés comme canonniers ou comme conducteurs.

Ce triage coïncide avec le moment où arrive un complément de chevaux et de mulets, de sorte que, l'instruction de détails étant sensée terminée, on procède à l'organisation des batteries et à leur réunion en un régiment. Du coup, on entre alors dans la seconde période de l'école, celle des tirs et des exercices de service en campagne.

Comptant chacune trois sections et une réserve, les batteries furent organisées, l'été dernier, aussi normalement que le permettaient les effectifs réduits dont on disposait. Les mulets furent attribués aux deux sections françaises de la 2<sup>me</sup> batterie ; sa 3<sup>me</sup> section et sa réserve, de même que la batterie allemande, regurent des chevaux.

Les mulets venaient de Sion, où ils avaient été recrutés par les autorités valaisannes. Quant aux chevaux, ils provenaient de la Régie fédérale et de quelques fournisseurs civils. Cette première organisation fût toutefois modifiée plus tard, spécialement lors de la course qui eut lieu à la fin de l'école et dont il sera question plus loin.

C'était chose assez nouvelle qu'une école de recrues de montagne tombant sur une année paire, sur une année où devait avoir lieu un cours de répétition. Ce cours de répétition s'est trouvé, en 1894, rattaché aux manœuvres d'automne, ce qui ne s'était pas vu depuis dix ans. C'est, en effet, en 1884 que le régiment de montagne avait, pour la dernière fois, participé à un rassemblement de troupes. Dès lors, il a même souvent été scindé en deux, la batterie 61 faisant son cours de répétition dans les Grisons et la 62 dans le canton du Valais. En 1888, on le trouva cependant réuni à Thoun, et c'est alors qu'il exécuta, sous le commandement de M. le lieutenant-colonel Fama, une marche de quelques jours dans l'Oberland bernois, franchissant le Truttlisberg, le Krinnen et le Sanetsch, pour aboutir à Sion où il fut licencié.

Le cours de répétition de 1894 débuta par un cours préparatoire d'une huitaine de jours à Amsteg, à la suite duquel les batteries se rallièrent à la VIII<sup>e</sup> division pour prendre part aux manœuvres de régiment, de brigade, puis de division contre division.

Les batteries de montagne n'ont joué durant toutes ces manœuvres qu'un rôle assez effacé et que l'on peut attribuer tant à la configuration du terrain des manœuvres qu'au fait que l'artillerie de montagne est une arme que l'on ne connaît peut-être pas encore suffisamment. Les quelques échantillons que nous en possédons sont, en effet, toujours un peu

trop restés à l'arrière-plan. On ne sait pas tirer tout le parti désirable de cette troupe et l'on se méprend volontiers sur son caractère, sur ce que l'on peut ou ne peut pas exiger d'elle.

Malgré cela, les batteries 61 et 62 ont su fournir, durant ce rassemblement de troupes, quelques marches intéressantes qui sont relatées plus loin sous forme de simples notes. Il s'en déduit nombre d'enseignements pratiques qui ne sont pas à dédaigner : on sera donc bien aise de trouver ces notes consignées quelque part.

## I

Les exercices de marche et de service en campagne ont, pour l'artillerie de montagne, plus encore que pour toute autre arme, une excessivement grande valeur. Le terrain est en montagne infiniment varié, la nature des obstacles que l'on y rencontre change pour ainsi dire à chaque pas. Sans cesse on s'y trouve dans une situation toute différente de celle dans laquelle on se trouvait, quelques instants auparavant. On conçoit dès lors qu'il soit impossible d'ériger, pour le service de l'artillerie de montagne, des règles fixes et, que vouloir, dans certains cas, trop s'en tenir au règlement pourrait devenir une absurdité. Un règlement ne peut donner que des directions générales pour des cas simples ; il ne doit en aucune façon prétendre embrasser l'infinie variété des situations dans lesquelles une batterie de montagne peut se trouver et encore moins prescrire pour chacune d'elles une ligne de conduite à suivre. Tout se résume, dans ce genre de service, en une question d'expérience. On est en conséquence amené à mettre tous ses soins au développement de cette expérience que des troupes de montagne ne peuvent acquérir que par une très longue pratique du terrain.

C'est dans ce but qu'il se fait, durant la seconde moitié des écoles de recrues, de nombreuses et parfois assez longues courses avec lesquelles sont combinés des prises de position et des exercices de tir.

Celle de la fin de l'école de l'année dernière en est un exemple.

M. le lieutenant-colonel de Tscharnier avait eu d'abord, sauf erreur, l'intention de consacrer quatre journées pleines à cette sortie, c'est-à-dire les 8, 9, 10 et 11 août, mais, probablement par suite de considérations financières, les batteries ne quittèrent Thoune que le 9, avec l'intention d'y rentrer dans le courant de la journée du 11.

Une supposition tactique présidait à ce projet de course. Il y était question d'un corps sud contraint, à la suite d'une bataille de rencontre qui avait eu lieu aux environs de Spiez, d'interrompre sa marche vers Thoune. Le corps nord, qui lui tenait tête, était parvenu à rejeter dans le Diemtigenthal un détachement combiné posté en observation au débouché de la vallée de la Simmen. Ce détachement, dont faisaient partie des batteries de montagne, une fois refoulé dans le Diemtigenthal et acculé

au fond de la vallée, ne trouve d'autre chance de salut que de se dérober à l'ennemi en franchissant l'Otterngrat, un col élevé et difficile, que seule une troupe au désespoir se risque à affronter. Le passage de ce col présentait, pour le détachement en question, l'avantage de lui permettre de se rallier au corps sud par la vallée d'Adelboden et Frutigen.

Il s'agissait, comme on le voit, de faire exécuter aux batteries une marche à tous égards pénible, qui permit de se rendre compte de la valeur de la troupe et des difficultés que l'artillerie de montagne peut surmonter.

L'itinéraire des batteries et les différentes étapes qu'elles avaient à fournir devait être le suivant :

Le 9 août au matin, départ de Thoune. Les batteries passeraient par Gwatt, Brodhüsi et Latterbach, pour aller bivouaquer le soir le plus haut possible dans le Diemtigenthal, c'est-à-dire à Filderich (alt. 1370 m.)

Le 10, les batteries quitteraient de très bonne heure Filderich pour gravir les pentes qui mènent à l'Otterngrat (alt. 2282 m.) Passage du col, puis descente sur les chalets d'Ottera, que l'on ne ferait que traverser, pour tâcher d'atteindre encore avant la nuit le fond de l'Engstligenthal où l'on rencontrerait la grande route d'Adelboden à Thoune. Une fois sur la grande route, on espérait pouvoir pousser encore ce jour-là jusqu'à Reichenbach et y cantonner le soir.

Le 11, rentrée à Thoune par Spiezwiler.

Les batteries devaient ainsi bivouaquer une nuit et outre cela prendre plusieurs fois leurs repas à des altitudes où il était impossible de rien réquisitionner. Elles devaient donc tout emporter avec elles. Il fallait des tentes, des couvertures, puis de quoi nourrir bêtes et gens. Ensuite on devait prendre avec soi une pièce d'essai, de construction Krupp, arrivée quelques jours auparavant d'Essen et de la mobilité de laquelle il s'agissait de se rendre compte.

L'effectif des batteries était trop faible pour qu'on pût songer à emmener avec soi les six pièces; une forte réserve était nécessaire pour transporter tous ces impedimenta, si bien que l'on fit passer toute une section à la réserve, se contentant de quatre pièces par batterie, sans compter la pièce d'essai. Cette nouvelle pièce Krupp devait former un petit détachement spécial, commandé par un aide-instructeur, mais faisant quand même partie de la réserve de la première batterie.

Comme une bête de somme ne peut guère porter plus de 120 kg., on atteint assez vite la limite de ce qu'une batterie de montagne peut emporter avec elle. En ce qui concerne la subsistance du personnel, la chose est en général facile à régler, car chaque homme prend avec lui deux rations de conserves de viande et de biscuit et les chevaux ou mulets de cuisine peuvent facilement porter ce qui est nécessaire pour faire, deux ou trois jours de suite, une soupe matin et soir. Le transport du foin et de

L'avoine est, par contre, moins aisée. Le foin surtout est difficile à charger sur un mulet, car, même pressé, c'est un fardeau volumineux dont le centre de gravité se trouve beaucoup trop au-dessus du dos de l'animal ; sur un bon chemin cela peut encore aller, mais, sitôt que l'on a un peu longtemps affaire à un sentier grim pant en zigzags une forte pente, le mulet fatigue trop.

Cependant, pour le cas qui nous occupe, les deux seuls gîtes prévus pour les batteries se trouvant en des points où aboutissaient des routes carrossables, en présence du manque de mulets et de conducteurs, on tourna la difficulté en chargeant le foin, une partie de l'avoine et même du pain pour le troisième jour de marche sur des chars qui devaient d'abord suivre les batteries et se rendre à Filderich pour contourner le Niesen le lendemain, par Wimmis, et aller à Reichenbach où ils attendraient l'arrivée de la troupe.

Les batteries de montagne ont très souvent, et avec avantage, recours à ce mode de procéder qui leur permet, lorsqu'elles ont de bons chemins à disposition, de charger sur une voiture beaucoup plus que ne peuvent porter les chevaux ou mulets qui traînent le véhicule. Dans le cas particulier, cette manière de faire était peu en rapport avec la supposition tactique qui devait présider à cet exercice de marche en montagne, mais, en service d'instruction, limité que l'on est dans les moyens que l'on a à sa disposition, il faut parfois savoir faire un certain compromis avec soi-même et se rendre à une nécessité.

Le régiment d'école, sous le commandement de M. le major R. Kunz, quitta donc la caserne de Thoun le 9 au matin. La première batterie, forte de 5 officiers et 102 hommes, avait à sa tête le premier-lieutenant F. de Salis, et la seconde, comptant 6 officiers et 104 hommes, était commandée par le premier-lieutenant Attilio Fama. Avec l'état-major, le régiment comportait un effectif de 12 officiers, 210 hommes et 110 chevaux ou mulets.

La première pièce de la batterie de tête se mit en mouvement à 7 heures précises et la colonne atteignit Œi, petit hameau au sud de Latterbach, à 10 heures, réalisant en trois heures un parcours de 15.5 km. C'était fort bien marcher, peut-être même trop bien. Du reste, la route est, jusqu'à Œi, une grande et bonne route postale allant presque tout du long à plat. Le temps était très favorable à une marche en plaine et, bien qu'il y eut un peu de soleil, il ne faisait pas trop chaud. Il avait plu les jours précédents : la route était tendre et sans poussière.

Après une halte de quelques minutes à Œi, les batteries étaient à 10 h. 40 à Rubismühle, au confluent du Kirel et du ruisseau de Filderich, c'est-à-dire à 3.6 km. plus avant dans le Diemtigenthal.

Ici s'intercale un petit exercice tactique plus ou moins indépendant de la supposition générale.



La première batterie continue sa route et s'en va prendre une position défensive, face à l'est, sur la rive gauche du Narrenbach, au sud des maisons de Hassli, à la cote 1147. Elle enfile ainsi la route qui remonte la vallée et a des vues jusque sur le plateau d'Entschwil.

La seconde batterie laisse prendre l'avance à la première, en se mettant au repos et en faisant sa halte du milieu du jour. Elle sait qu'un ennemi lui barre le chemin quelque part en amont et que son artillerie a pris position sur la hauteur, non loin du confluent du Narrenbach et du ruisseau de Filderich. Il s'agit donc pour elle de quitter le fond de la vallée et de gagner à son tour le plus tôt possible la hauteur, d'où, par des prises de position successives, elle arriverait à éteindre le feu de l'adversaire.

Deux alternatives s'offraient à elle : s'acheminer encore l'espace de quelque 3 km. sur la grande route qu'elle quitterait seulement à Riedli pour, de là, aller prendre position sur les pentes d'Ennetkirel, ou bien, quitter cette même route déjà à Rubismühle, s'y engager dans le chemin qui longe d'abord le Kirel et se dirige ensuite à flanc de coteau sur Entschwil, puis sur Ennetkirel. Ce chemin parcourt d'un bout à l'autre une sorte de ressaut de la montagne, une terrasse très allongée qui offre toute une série de très bonnes positions d'artillerie d'où l'on commande d'abord tout le fond de la vallée et ensuite le débouché du Narrenbach.

La première de ces deux solutions était peut-être la plus expéditive. En restant sur la grande route on avançait en effet assez rapidement et ce n'aurait été qu'à Riedli que le besoin se serait fait sentir de charger le matériel pour s'engager dans un petit sentier qui devait vous aider, pour arriver en position, à franchir une différence de niveau d'environ 90 m. Mais à partir de Riedli tout se serait passé sous les yeux de l'ennemi dont l'infanterie aurait même, dans la réalité, occupé la route, précisément au point où il se serait agi de dételer et de charger. Puis, d'autre part, en restant dans le fond de la vallée, il n'y aurait eu aucune chance de pouvoir se déployer et riposter en cas de surprise.

La seconde solution exigeait sans doute beaucoup de temps, mais était aussi, semble-t-il, plus normale que l'autre. Du reste, la première batterie devait à son tour faire sa halte de midi pendant que la seconde se porterait en avant : on avait ainsi du temps devant soi.

Le commandant de la 2<sup>me</sup> batterie partit en reconnaissance, laissant le commandement de son unité à son plus ancien premier-lieutenant, avec l'ordre de se mettre en mouvement à midi et de continuer à suivre la grande route. Quelques minutes avant midi il atteignit Wampffen, et là, se laissa séduire à l'idée de gagner le plus rapidement possible les hauteurs d'Entschwil. Malheureusement il était trop tard pour que la batterie pût encore quitter la route à Rubismühle : une estafette l'aurait trouvée déjà en marche sur Wampffen et l'on ne pouvait songer à lui faire rebrousser chemin. Il fallut donc trouver un sentier qui permit d'escalader les 200 mètres qui séparent le fond de la vallée du « replat » d'Entschwil.

La carte au  $\frac{1}{50000}$  donne, aux environs de Wampffen, deux sentiers gravissant jusqu'à mi-côte le versant nord du Diemtigenthal, mais l'un et l'autre sont inutilisables pour de l'artillerie de montagne, aussi bien celui, très raide et tout en zigzags à contours assez brusques, qui part du moulin même de Wampffen, que l'autre, qui quitte la route quelque six cents mètres plus en amont et qui est une fondrière où les mulets auraient enfoncé jusqu'aux jarrets dans la glaise. Par contre, à 300 mètres en aval de Wampffen, un méchant pont en bois dessert, sur la rive droite du torrent, quelques granges d'où partent les vestiges d'un sentier s'engageant dans une sorte de ravin que l'on devine assez bien sur la carte. C'était raide, mais avec les mulets de la 2<sup>me</sup> batterie, et en faisant quelques lacets, on pouvait se hasarder à grimper par là.

On détela donc, on fit charger le matériel et les quatre pièces passèrent sur la rive droite, tandis que la réserve recevait l'ordre de continuer à suivre la grande route et d'avancer, tout en restant un peu en arrière, parallèlement à la batterie de manœuvre. Elle ne devait en aucun cas dépasser Riedli où elle avait à attendre des ordres.

Tout en « zig-zaguant », on s'éleva assez vite de 120 à 150 mètres. Le sol était bon : gazon de pâturage, un peu tendre, c'est vrai, il offrait une très bonne prise aux pieds des mulets. D'après la carte, l'allure générale de cette pente serait d'environ 40 %. Les cinquante derniers mètres atteignaient cependant le 45 %, au détriment bien entendu de la partie inférieure de la côte, qui n'avait rien d'extraordinairement raide. Aussi, franchir ces quelques derniers mètres fût une véritable escalade où toute l'endurance des mulets, la nervosité de leurs jarrets, eût sujet de faire ses preuves. On n'avança plus dès lors que très lentement, prenant la pente en écharpe et en augmentant les distances. Les canonniers aidaient au mulet à grimper, le saisissaient par où ils pouvaient, par la tête, le derrière d'avaloire, la queue ; d'autres soutenaient la charge par derrière. Tout alla cependant fort bien ; les mulets arrivèrent successivement et sans trop de peine en haut. Seuls, deux d'entre eux, tombèrent sur les genoux et firent mine de ne plus vouloir avancer. On les débarassa rapidement de la bouche à feu et de l'affût qu'ils portaient. Les mulets se retrouvèrent alors comme par enchantement sur leurs pieds, firent à vide ces quelques derniers mètres et, le matériel une fois hissé à bras jusqu'au haut de la pente, on les rechargea de nouveau.

On était à Entschwil où passe le chemin qui de là, à plat, conduit à Ennetkirel. Les mulets restèrent chargés, ce qui fit gagner du temps et la batterie poursuivit sa marche en avant. Bientôt on aperçut l'artillerie ennemie dont les quatre pièces se détachaient, comme autant de points noirs, sur le vert des prairies de Hasli. On en était à plus de 3000 mètres ; il fallait donc continuer à se porter en avant et rapidement, car bien qu'on ne fût pas encore dans la zone efficace du feu de cette artillerie ennemie, on n'en avait pas moins été vu et quelques salves d'obus bien ajustés



auraient causé un grand désordre dans la batterie. Heureusement que dès Unterberg et surtout depuis Wagewägen, le chemin s'infléchit quelque peu, se pliant à un renforcement du terrain, et se dissimule derrière des haies et buissons, le bordant de part et d'autre. A la faveur de ce rideau, on avança jusqu'à Almenried et là, sur le chemin même, assez encaissé à cet endroit, on fit décharger les mulets, puis charger une gargousse et les pièces déboîtèrent pour se réunir en tête de la colonne. En effet, immédiatement avant le ruisseau qui descend de la Bodenfluh, se trouvait, à côté du chemin, une très bonne position d'artillerie, à 2000 mètres de la batterie adverse. La colonne s'en était arrêtée à quelque 150 mètres : l'occuper fut l'affaire d'un instant. Les quatre pièces, franchissant au pas gymnastique l'espace découvert qui les en séparait, ouvrirent successivement le feu, un feu à blanc supposé à obus. L'artillerie ennemie avait eu le temps de se rendre compte de la direction que prendrait l'attaque. Elle s'attendait à ce que l'on vint occuper cette position d'Almenried et répondit par un feu nourri. Mais sa riposte fut de courte durée et elle rompit le combat pour redescendre dans la vallée. Un feu de vitesse salua ce mouvement.

Ce petit combat, tout d'artillerie, était terminé. Il prenait fin pour la seconde batterie, faute d'adversaire ; il n'y avait donc pas de position plus avancée à reconnaître. Du reste il fallait compter avec l'heure : le mouvement de la 2<sup>me</sup> batterie avait pris plus de temps qu'il n'aurait fallu et l'on devait songer à rallier le plus tôt possible tout le régiment pour continuer la marche sur Filderich.

Les mulets à vide et les mulets de caisses de pièce étaient restés à couvert dans le chemin. On les fit avancer, on remit tout en ordre, on attela et la batterie se mit en marche sur Tschuepis par Ennetkirel. La réserve, arrêtée à Riedli, recevait, pendant ce temps, l'ordre d'avoir, en suivant la grande route, à serrer sur la batterie de manœuvre.

La seconde batterie rejoignit la première près de Narrenbach. La réserve se fit un peu attendre, mais au bout de quelques instants tout le régiment put reprendre sa marche sur Filderich. Il était alors un peu plus de trois heures.

La route qui suit le fond de la vallée est, jusqu'au Narrenbach, une bonne route de seconde classe, bien entretenue et sur laquelle roulerait aisément n'importe quelle voiture. Peu ou point de fortes montées et l'on y va de l'avant en pentes douces ; près de Rubismühle seulement, au pied d'une paroi de rochers, elle devient pour quelques instants un peu plus raide. Elle franchit là un étranglement de la vallée. Très pittoresque, elle suit, pour ainsi dire sans le quitter, un torrent dont l'eau transparente et rapide fraye son chemin au travers de blocs de rocher éboulés et baigne les racines de magnifiques sapins. Tout ce Diemtigenthal est du reste charmant : c'est une gentille vallée que sa situation a protégé du flot en-

vahissant des étrangers et où tout a su conserver un cachet primitif et vraiment alpestre. Le regard n'y est à vrai dire pas limité par de très hautes montagnes, mais la vue qu'on y a de certains endroits sur le fond de la vallée, ne manque pas que d'être fort belle, tout en étant parfois un peu sévère.

Dès Angerboden, le chemin prend déjà le caractère d'un chemin de montagne. Il gravit quelques côtes assez raides, est encaissé et bordé de palissades. Quoique bien entretenu, la voie est étroite et un véhicule ordinaire y trouve tout juste place. A partir du Grünholz il entre dans les pâturages. Plus de palissades, une trace plus ou moins large et beaucoup de grosses pierres plates. Enfin, une dernière montée, un dernier coup de collier et l'on est à Filderich.

Les batteries avaient fait tout ce trajet les pièces attelées, chaque batterie étant immédiatement suivie de sa réserve. A 5 h. 15 elles arrivaient au chalet supérieur de Filderich, ayant fourni durant cette première journée du 9 août, sans compter les détours nécessités par les prises de position, une étape de 32 km.

Le fond du Diemtigenthal forme une sorte de cirque limité au sud-ouest par de grandes parois de rochers et, des autres côtés, par des pâturages, puis par des forêts que la carte au  $1/50000$  n'indique que très incomplètement.

Le chalet auprès duquel les batteries devaient bivouaquer se trouve précisément au point où le chemin se bifurque (alt. 1370 m.) Station de passage où le bétail séjourne quelques semaines seulement, au commencement et à la fin de l'été, il n'était habité, le 9 août, que par quelques faucheurs arrivés le matin et ayant tout juste commencé leur besogne. Une belle et grande herbe régnait presque partout encore aux environs du chalet, particulièrement sur une grande place plate assez bien appropriée à un bivouac. Comme c'eût été dommage et fort cher de fouler ces prés, on se résigna à s'établir aux abords immédiats du chalet, qui seuls avaient été fauchés. L'herbe était encore là sur le sol : quelques canoniers eurent vite fait d'aider les paysans à la mettre en tas un peu plus loin.

On forma le parc : toutes les pièces, sur une seule ligne, furent avancées près du chalet ; derrière elles vinrent les différentes lignes de caisses, puis la réserve. On détela, déchargea et les canoniers établirent les écuries. Tandis que chevaux et mulets étaient attachés à la corde et déharnachés, on plantait d'autre part les tentes-abris.

Original, il le fût, ce bivouac de Filderich... il ne rappelait que de très loin ce type de bivouac classique que l'on enseigne sur la place d'exercice. Du reste on sait qu'en montagne il en est presque toujours ainsi, et pour les bivouacs comme pour le reste. On s'établit comme on peut, comme le terrain le veut et messire Règlement n'a plus qu'à se voiler la

face. Ce soir-là, par exemple, les tentes furent dressées le long de deux côtes du parc, formant une sorte de demi-cercle à prétentions d'angle droit. Sur le troisième côté se trouvait une ligne d'écuries, tandis que les chevaux et mulets de la 2<sup>e</sup> batterie étaient au piquet à quelques pas de là, dans un petit pré, attachés sur deux lignes parallèles.

Les hommes de cuisine s'étaient installés dans le chalet et, à l'aide d'une farine quelconque, préparaient une bonne soupe qui, complétée par une distribution extraordinaire de fromage et de vin, allait dédommager la troupe des fatigues de la journée.

Mais les chars de fourrage n'arrivaient pas. Ils étaient en détresse quelque part plus bas. Force fut de donner d'abord l'avoine.

On avait attelé à ces malheureux chars des chevaux de la régie que l'on savait récalcitrants au bât. Tant qu'il n'y avait pas eu trop à tirer, que la route s'acheminait presque à plat, ils allèrent encore, mais déjà dès Angerboden, à la première montée un peu raide, ils refusèrent tout service. C'est de là qu'on avait eu les dernières nouvelles de ces ennuyeux équipages. Comme pour Filderich besoin n'était que d'un seul char à fourrage, que l'autre était destiné à Reichenbach, le sous-officier préposé à leur conduite se décida à en abandonner un là, doubla les équipages et, invoquant l'« ultima ratio », le dernier argument du soldat du train — le fouet, — arriva au haut de la rampe. Mais le chemin devenait de plus en plus étroit, le char — un fourgon d'infanterie mod. 1889 — s'accrochait à chaque pas aux palissades. Il fallut aviser d'un autre moyen pour faire parvenir le foin à Filderich : on dépêcha quelqu'un au bivouac pour demander des mulets bâtés et l'on empila, en attendant, quelques balles de foin sur un petit char de paysan qui se trouvait au bord du chemin et devant lequel on attela le moins récalcitrant des chevaux. Il faisait déjà nuit noire quand les mulets arrivèrent. On les chargea du reste du contenu du fourgon et à dix heures le foin était au bivouac.

Pendant ce temps la retraite avait sonné, puis l'extinction des feux. Et ce fond de vallée, un instant troublé par le brouhaha de l'établissement d'un bivouac, les commandements, les sonneries et, plus tard, par les chants, retrouva son calme habituel. Seuls, quelques mots sous les tentes, un hennissement de cheval, un « halte qui vive ! » des sentinelles en rompaient maintenant de temps à autre la silencieuse sévérité.

Le soleil qui, par intermittences, avait lui toute la matinée, s'était caché dès l'après-midi et le temps faisait mine de s'embrouiller. De gros nuages traînaient le long des flancs de la montagne et immobiles couvraient à présent tout le bivouac comme d'un lourd manteau. Rien ne faisait présager le beau temps pour le lendemain.

*(A suivre.)*

